

ETAPE 1 : DES FRONTIÈRES À LA MARNE

Le 2 septembre, les Allemands ne sont plus qu'à une trentaine de kilomètres de Paris. Forts de leurs premières victoires, ils croient déjà la partie gagnée et sous-estiment les troupes françaises. Contrairement au plan d'origine, l'état-major allemand néglige la capitale et la contourne par le Sud-Est sur la Marne pour prendre au piège les forces françaises qu'ils croyaient en déroute. Profitant de cette erreur tactique des Allemands observée par l'aviation le 3 septembre, le général Joffre décide de faire faire demi-tour à toutes ses armées pour reprendre l'offensive le 6 septembre 1914 sur la Marne. L'enjeu est considérable : si le front est rompu, la ruée des troupes allemandes sur Paris ne rencontrera plus d'obstacle. Le général Joffre forme alors la 6^{ème} armée, commandée par le général Maunoury, qu'il met à disposition du général Gallieni pour défendre Paris.

Le 276^{ème} régiment d'infanterie

Il est constitué à la date du 4 août 1914 avec un effectif de 37 officiers, 184 sous-officiers, 2 000 caporaux et soldats sous le commandement du lieutenant-colonel Lejeune. Les hommes qui composent le régiment sont âgés de 24 à 35 ans et sont, pour la plupart, originaires de Paris et de la Brie. Au nombre des officiers figurent Charles Péguy et Claude Casimir Périer, fils de l'ancien président de la République. Le hasard de la guerre va faire que ces hommes, natis de la région, vont devoir combattre pour défendre à la fois leur village et leur patrie.

Charles Péguy

Né le 7 janvier 1873 à Orléans, fils d'artisan, le jeune Charles Péguy est excellent élève et entre à l'École Normale Supérieure. Lorsque la guerre éclate, Charles Péguy, qui professe depuis longtemps le sacrifice personnel au nom du bien de l'humanité, répond aussitôt à l'appel des armes. Il quitte les siens en vareuse bleu foncé et pantalon garance, le sabre au ceinturon et sa cantine à la main, déclarant : « Je pars soldat de la République pour le désarmement général et la dernière des guerres ». Le 2 août 1914, il sera incorporé dans la 19^{ème} compagnie du 276^{ème} régiment d'infanterie (R.I.), comme lieutenant de réserve.



ETAPE 2 : UNE RENCONTRE INÉVITABLE

Villerois va se retrouver au cœur de la bataille. Le 5 septembre 1914, la 6^{ème} armée du général Maunoury avance en direction de l'Ourcq pour prendre position en vue de l'offensive du lendemain et d'établir une ligne de défense du camp retranché de Paris. L'infanterie française arrive sur une ligne Le Plessis-l'Évêque, Iverry, Villerois. Le commandement français décide de faire une pause, les hommes marchent depuis 5 heures du matin et n'ont pratiquement rien mangé. L'état-major français ignore complètement la présence des troupes allemandes derrière la ligne de crête du bois des Tillières et des collines de Monthyon et Penchard. Vers onze heures, le général allemand est informé que des colonnes d'infanterie françaises s'avancent sur sa droite. À midi, il décide de prendre l'initiative et donne l'ordre d'attaquer. Des hauteurs de Monthyon, l'artillerie allemande tire sur les troupes françaises en train de se déployer.

Le général Ditte, commandant la brigade marocaine, et le lieutenant-colonel Lejeune, commandant le 276^{ème} régiment d'infanterie, installent un poste de commandement au rez-de-chaussée de la mairie.

ETAPE 3 : LA SURPRISE

Des détonations d'artillerie résonnent dans l'atmosphère et les premiers obus allemands provoquent un début de panique. Les troupes françaises sont déployées en avant du Plessis-l'Évêque, d'Iverry et de Villerois. L'infanterie française s'efforce de se porter à l'assaut mais elle est couchée par le feu nourri des Allemands. L'artillerie française riposte à son tour. L'affrontement est d'une extrême violence. Les pantalons garance transforment les soldats français en formidables cibles. Environ 10 000 hommes vont se battre autour de Villerois le 5 septembre 1914.

L'église de Villerois

Elle date des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles et a été remaniée au cours des années. Le 5 septembre 1914, vu l'ampleur du nombre de blessés, les services de santé des armées sont très vite débordés. La plupart des blessés sont transportés vers des postes de secours improvisés, souvent dans les églises. C'est dans l'église de Villerois que furent donnés les premiers soins aux blessés de la bataille. À l'intérieur, les médecins opèrent très souvent sur l'autel et sans anesthésie.



ETAPE 4 : LA SITUATION EST INQUIÉTANTE

Au Nord, dans le bois des Tillières, près de Saint-Souplets, les fantassins français débouchent de la lisière du bois sur des pentes dénudées ; les Allemands installés sur les hauteurs de Monthyon font feu. Les Français sont contraints de se replier. Devant Iverry, le 246^{ème} R.I. est bloqué dans les fossés et n'avance pas. Les hommes se battent depuis plusieurs heures sans résultat. Les Allemands débouchent de toute part et menacent l'aile droite des Français.

Le puits de Puisieux

Il se trouvait dans la cour d'une exploitation agricole : la ferme de Puisieux. Vers 1850, la ferme est entièrement démolie sauf le puits, ce qui explique qu'il se retrouve au milieu des champs. Dans l'après-midi du 5 septembre 1914, c'est à ce puits que les soldats de la 19^{ème} compagnie du 276^{ème} R.I. se mettent à couvert, dans l'attente de l'ordre d'attaque et remplissent leurs bidons d'eau. Dans la soirée, de nombreux blessés et rescapés se réfugieront autour du puits.



ETAPE 5 : LA BRIGADE MAROCAINE

Au Sud de Villerois, la brigade marocaine déclenche une attaque en direction de Neufmontiers-Penchard, ayant pour objectif la hauteur boisée du Télégraphe. Sous le feu ennemi et sans soutien d'artillerie, les soldats marocains engagent les combats. Des corps à corps d'une extrême violence s'engagent dans le bois et les rues des deux villages. Ils sèment un vent de panique dans les rangs des troupes allemandes qui engagent un mouvement de repli. L'attaque des soldats marocains est sur le point de réussir mais l'état-major allemand craint une rupture du front et déclenche une contre-offensive en engageant de nouvelles troupes. La situation change, les soldats marocains ne peuvent résister et sont emportés par cette poussée. De nombreux officiers tombent (26 tués ou blessés) ; le repli se poursuit sous un déluge de feu. Les Marocains perdront plus de 1 150 hommes (tués, blessés ou disparus) au cours de la bataille.



Alphonse Juin

En 1909, Alphonse Juin s'engage pour quatre ans comme simple soldat de 2^{ème} classe au 1^{er} régiment de zouaves. En 1910, il entre en même temps que Charles de Gaulle à Saint-Cyr et sort major de sa promotion comme sous-lieutenant. Fasciné par le Maroc, il demande à servir dans les troupes auxiliaires. En 1914, il participe aux combats du bois du Télégraphe dans le 1^{er} bataillon de tirailleurs marocains. En juillet 1952, il fut élevé à la dignité de Maréchal de France.